

9 - LA CULTURE



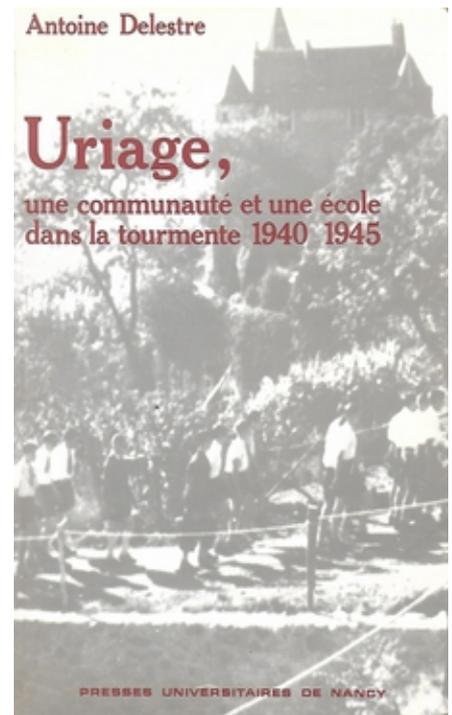
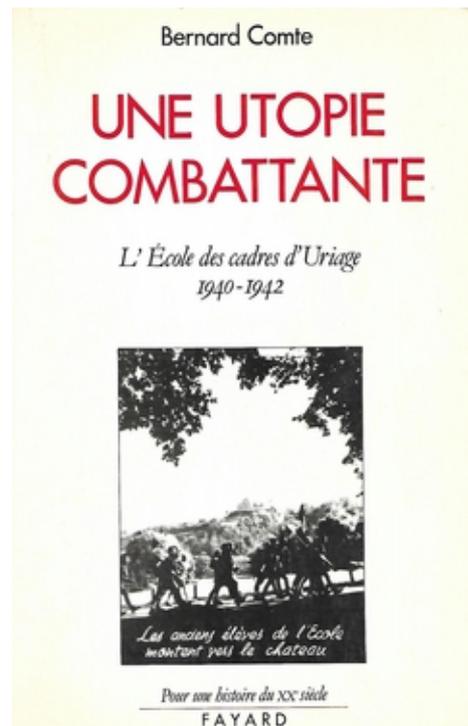
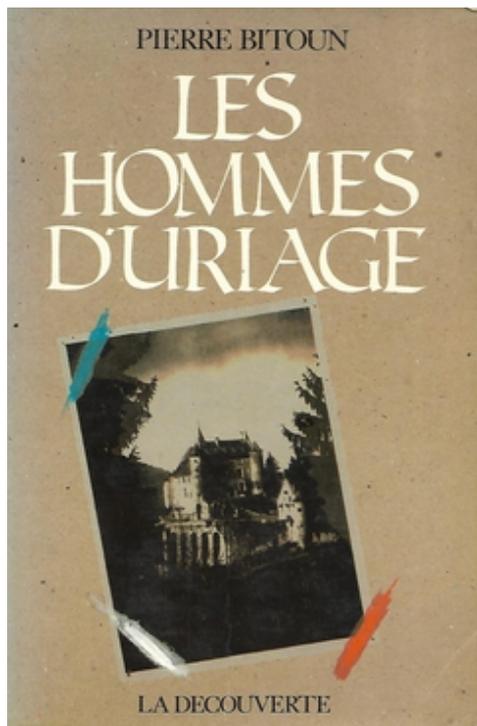
Le château d'Uriage

Education populaire dans les camps.

Beaucoup de récits sur les veillées dans les camps font état de discussions, de réflexion de groupe sur une idée. Parfois, on va même jusqu'à rebâtir la France d'après la libération à venir, éventuellement dans un esprit révolutionnaire. Jeunes, clandestins et hors-la-loi, ceux-là veulent changer le monde qui les a amenés où ils sont.

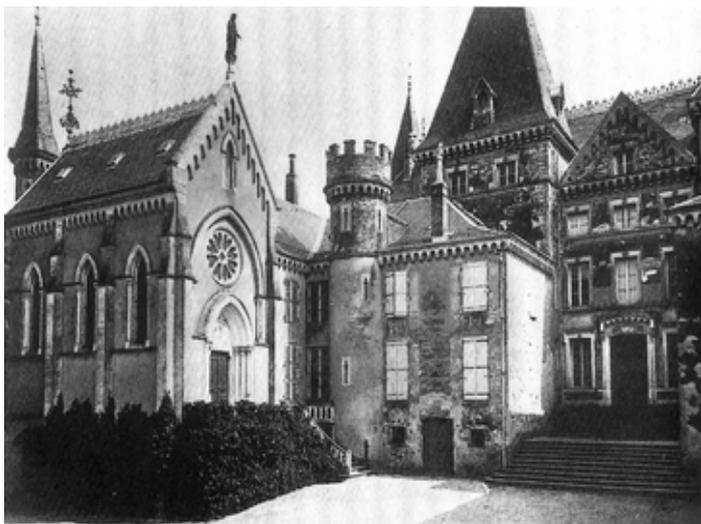
D'autre part, les responsables, de leur côté, ont voulu organiser une réflexion et une instruction pour lutter contre le manque d'activités, pour aider à dépasser les problèmes et les points de vue individuels, pour installer les bases d'un esprit communautaire et dispenser les embryons d'une formation militaire. Il est donc fait appel, par l'intermédiaire du capitaine Le Ray, à « *quelques cadres et sous-officiers entêtés de l'armée d'armistice* », ainsi que l'écrivent les historiens Paul et Suzanne Silvestre.

A l'usage, ces militaires sont proches des hommes, ils font leurs preuves mais cette tâche ne va pas sans difficultés, ces jeunes et leurs demandes sont très disparates et tel cadre, ressenti par l'un comme mou, peu dynamique, manquant de poigne et ne donnant pas de consignes sera perçu par un autre comme emmerdeur avec ses exercices. Aussi, assez vite, Le Ray juge qu'il faut étayer le travail des cadres militaires et veiller à maintenir le moral de ces gens bien isolés. Il se tourne pour cela vers les gens issus d'Uriage.

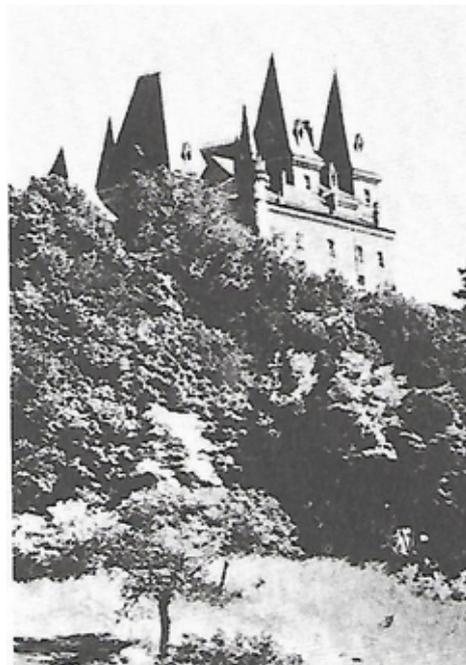


A. Uriage repliée à Murinais

Après l'invasion de la Zone Sud par les Allemands, les instructeurs d'Uriage se sont dispersés. En Isère, deux bases, l'une clandestine, à Grenoble et l'autre, sous couvert de travaux de bûcheronnage, à Murinais, près de Saint-Marcellin, dans le château de La Balme, appartenant à la famille Saint-Rémy, où est notamment transportée toute la documentation du bureau d'études.



Château de Murinais, la Thébaïde



Château de Murinais

Bénigno Cacérés, compagnon charpentier, est sensible au lieu :

« La Thébaïde, ainsi se nommait le domaine occupé par les conjurés, était un vaste manoir éloigné de toute habitation. Sa large façade percée de grandes

fenêtres aux volets à persiennes dominait le parc. Les deux tours flanquées à ses extrémités semblaient d'une autre époque. Leur charpente formée de trois dermes de chêne soutenait un toit d'ardoises patiné par le temps. De ma chambre, j'arrivais de plain-pied sous ces lourds et larges entrails taillés dans un arbre entier. Les poinçons bien droits étaient reliés par deux liens pleins de finesse aux longs arbalétriers qui soutenaient les pannes, sur lesquelles reposaient les chevrons recouverts de voliges où se fixait l'ardoise. Je ne me lassais pas de regarder ces figures géométriques admirablement tracées, malgré leurs masses imposantes ; elles décrivaient un ballet aux formes harmonieuses, comme suspendu dans le vide. Un vaste portail voûté faisait communiquer la cour intérieure, que je voyais de ma chambre, à la poterne de l'entrée, d'où une forêt de sapins et de hêtres s'étagait, massive, vers la plaine. Cette demeure aux vieux murs, dont les joints de pierre étaient rongés par endroits, construite face au massif du Vercors, était cependant par sa situation, discrètement cachée. Le parc planté de cèdres du Liban, de magnolias, se perdait en pente douce vers la forêt. La Thébaïde semblait un lieu de rêve, le havre de bonheur des temps heureux. Qu'à tout instant puisse surgir le danger paraissait absurde. Nous étions comme sur une autre face de la terre où aurait régné la paix. »

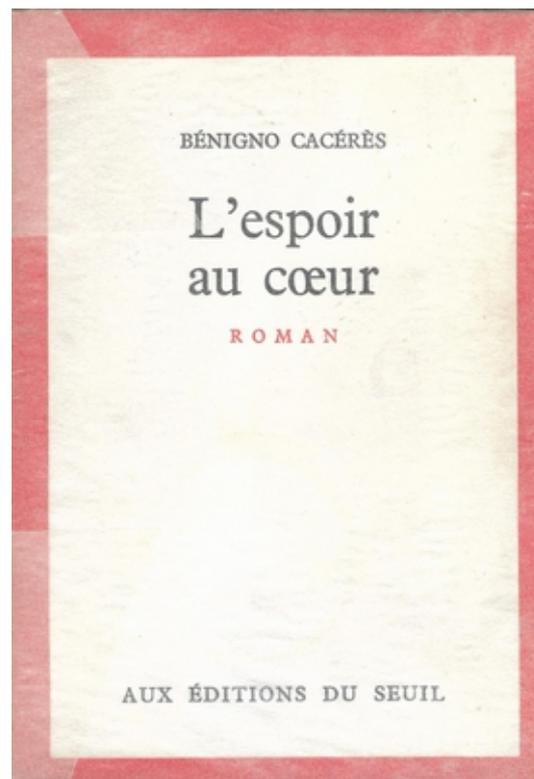
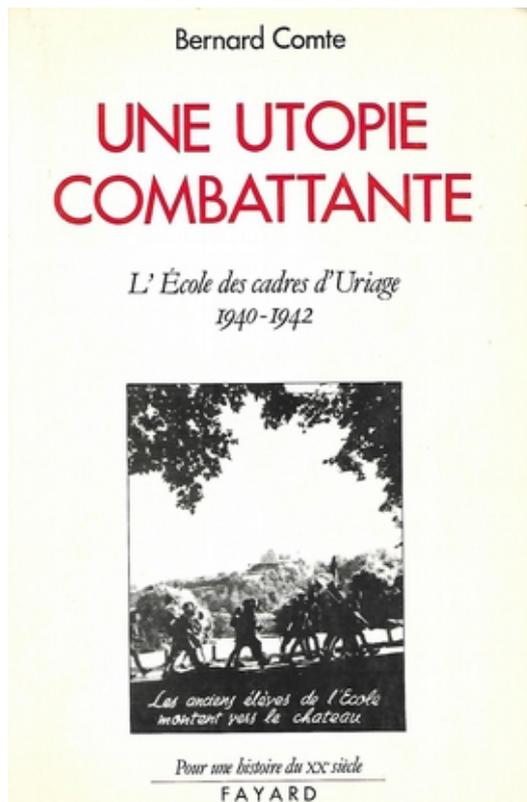
Yvonne Jacquot, secrétaire à Uriage, a aussi choisi la Résistance, elle se souvient :

« Je dois à la vérité de dire qu'à Murinais, on était un peu inconscient parce que ces gens qui débarquaient du train, qui montaient à pied avaient tous, disons, un air particulier et les paysans du coin n'étaient pas habitués à voir passer ces gens-là, ils ne savaient pas ce que c'était et ils en parlaient. A Uriage, j'avais appris ce que c'était que le nazisme et c'était clair pour moi qu'il fallait s'en débarrasser. On avait fait entrer des armes au château, j'en avais transporté sur mon vélo. J'étais allée les chercher en Saône-et-Loire chez un châtelain qui avait un petit atelier de scierie, il avait caché ça dans les copeaux. Elles devaient provenir de parachutages. C'étaient des mitraillettes, des colts, des revolvers à barillet et les munitions. J'y suis allée deux fois, je revenais en train jusqu'à Grenoble, je reprenais le train jusqu'à Saint-Marcellin et après, comme c'était lourd, j'attachais le sac de voyage avec les armes sur le vélo et je marchais à côté. C'est seulement avant que j'avais peur. Je n'ai jamais été inquiétée : nous, les femmes, nous étions au-dessus des soupçons, les occupants ne se méfiaient pas tellement de nous. »

B. Les équipes volantes

Les gens d'Uriage, Le Ray les connaît bien. Bernard Comte, historien :

« (...) ancien stagiaire d'Uriage à l'automne 1942, il est resté en relations avec l'équipe. Après une réunion qu'il a organisée à Murinais en juin avec l'état-major civil et militaire qui prend en charge les camps du Vercors, l'équipe d'Uriage décide de se consacrer à l'aide aux maquis. Plusieurs de ses membres, dont Beuve-Méry, participent le 10 août 1943 au rassemblement d'Arbounouze, à La Chapelle-en-Vercors, au lendemain duquel sont lancées les Equipes volantes. »



... des hommes qui, généralement par trois, demeurent dans les camps le temps de quelques journées et quelques veillées pour y apporter un souffle d'air extérieur. François Le Guay, qui en fait partie après avoir été instructeur à Uriage, définit ainsi Murinais et leur tâche :

« On ne coupait pas beaucoup de bois, juste un petit peu, c'était dans la mythologie de l'époque de faire de l'éducation physique, du décrassage. L'opération, en fait, avait deux buts : premièrement, servir de base aux équipes volantes qui allaient et venaient autour de ce point fixe, se retrouvaient, échangeaient, préparaient et deuxièmement, c'est le bureau d'études d'Uriage qui s'était reconstitué là sous la direction de Gadoffre pour préparer ce qu'on a appelé la Somme et qui était une réflexion sur les problèmes de formation. Quand les équipes volantes avaient du temps libre, elles travaillaient à ce volume.

Je n'ai pas le souvenir qu'on voulait apporter l'esprit d'Uriage aux gens, ça n'avait pas du tout un aspect prosélytique ou l'intention de convaincre, on avait vraiment le sentiment d'être à leur service, de leur donner quelque chose d'utile. C'était d'abord pour rompre l'isolement parce que certains maquis étaient terriblement isolés.

C'était aussi pour leur donner de l'information.

Il y avait également ce que les Américains avaient appelé « Pourquoi nous combattons » : la libération de la France et aussi une certaine réflexion sur l'avenir, mais pas prosélytique parce que les gens des maquis étaient très variés, certains s'en foutaient complètement, d'autres étaient politiquement assez engagés, d'autres... On savait ça très bien et on ne cherchait pas du tout à les endoctriner.

Et puis on chantait. On avait un livre de chants des Brigades Internationales d'Espagne, en français pour la plupart, mais il y en avait en russe, en espagnol, en allemand et en italien. On leur apprenait à chanter ça et c'était très excitant de chanter en allemand pour montrer qu'on n'était pas contre les Allemands, qu'on était contre le nazisme, que des Allemands avaient combattu en Espagne pour la liberté... Ces chants, je les chantais assez mal, mais je les connaissais bien. Et ça, ça avait aussi pour but de montrer qu'il y avait une solidarité, que maintenant, c'était la suite de ce qui s'était passé en Espagne, la lutte contre le fascisme, le nazisme. Je n'étais pas communiste,

mais on chantait aussi des chants révolutionnaires comme le chant des partisans russes : « A l'appel du grand Lénine... » Et puis l'Union Soviétique était notre alliée et on chantait leurs chants.

Il y avait aussi l'aspect culturel au sens littéraire. On cherchait dans la littérature des choses qui montraient ce qu'était la guérilla, « Quatre-vingt-treize » de Victor Hugo, « Pour qui sonne le glas » d'Hemingway, quand ils font sauter les ponts, « Les Chouans » de Balzac. Alors on lisait ça en leur disant bien : « Attention, on n'est pas pour les Chouans, on est pour la République, mais il décrit bien comment les Chouans faisaient les opérations, la guérilla. » A Murinais, on cherchait dans les bouquins, on tapait éventuellement des extraits pour les leur laisser.

Et puis aussi, les types parlaient, ils racontaient leurs histoires, ils disaient quelquefois d'où ils venaient, pourquoi ils étaient là, c'était un peu l'occasion de réfléchir, de s'arrêter, de se remonter le moral finalement. Et puis on pouvait faire des débats de réflexion sur l'avenir.

L'aspect proprement militaire, on ne s'en occupait pas, nous, ils avaient des chefs qui faisaient ça. On venait leur apporter quelque chose de plus que ce qu'ils avaient d'habitude, qui venait de l'extérieur, qui venait un peu rompre la monotonie, mais on n'entrait pas dans leur programme de formation. »

Jean-Marie Domenach et Bénigno Cacérès, tous deux, comme François Le Guay, anciens d'Uriage et membres des équipes volantes, soulignent les sentiments forts qui étaient parfois les leurs lors du passage dans les camps.

Jean-Marie Domenach :

« Il m'arrivait assez souvent de faire des exposés sur la guérilla. Nos équipes volantes étaient en contact avec le colonel de Virieu qui nous appuyait avec son Radio Journal Libre que nous trimbillions dans nos sacs et j'avais fait un travail sur la guérilla yougoslave. Je faisais également des conférences sur le sens de la libération. Et sur le général de Gaulle dont je connaissais les discours, la voix, mais dont je n'ai vu pour la première fois le visage qu'à l'automne 1943. C'était dans une bergerie au-dessus du pas de l'Aiguille. (...) Et puis, j'amusais les gars. Je chantais, je récitais, je faisais le pitre, le soir. Ils aimaient bien. J'ai passé là, je dois le dire, les moments les plus heureux de ma vie. D'abord, parce que nous étions totalement libres. »

Bénigno Cacérès :

« Pour la veillée, nous nous sommes rassemblés autour des braises du feu allumé dans le creux d'un rocher. La nuit était tombée et le froid glaçait les visages. Enveloppées dans leurs couvertures, ces ombres immobiles écoutaient dans le silence. Parfois, le vent secouait la forêt. Les branches des arbres se balançaient lentement dans un bruissement harmonieux.

La lecture reprit alors tout son sens. Ici, les messages de Michelet, Hugo, Saint-

Just, Apollinaire, François la Colère [pseudonyme d'Aragon pendant la Résistance] prenaient leur véritable signification. Les grands poètes venaient parmi les hommes pour les aider à vivre, pour leur apprendre à espérer.

C'est sans doute au cours de cette première veillée, après la lecture à haute voix de ces textes, que j'ai définitivement donné une autre orientation à ma vie. A communiquer cette part d'homme à d'autres hommes, j'ai cru pour toujours que dans certaines circonstances la culture pouvait réellement se partager. Ces textes, résultats de nos recherches, de nos nuits de veille à la Thébaïde, de nos discussions fraternelles, ces textes arrachés aux rayons morts de la bibliothèque, pris dans des livres froids et inertes, ici, dans cette

clairière, ressuscitaient au milieu de la nuit. Chaque mot, chaque phrase, chaque poème touchait le cœur de ceux qui, privés de tout, étaient rassemblés là auprès de ces braises, et leur offrait en partage la joie intérieure de l'espoir. C'est surtout du silence après nos lectures que je me souviens. Parfois, un vent léger soulevait la cendre. Une clarté effleurait des visages à l'expression semblable, graves avec sérénité. Personne ne voulait rompre le lien profond qui nous unissait. La longue attente – aucun ne se levait – signifiait que chacun de nous eût voulu qu'il se prolongeât indéfiniment. Là, dans cette clairière du Vercors, me fut révélée l'incantation des mots, la puissance du verbe. Lire, c'était préparer le long cheminement de la modification. Nous devions continuer cet enrichissement. Je ne savais rien de ce que l'avenir nous préparait. J'y rêvais. »

François Le Guay :

« C'est très bien dit par Cacérès, l'émotion qu'il a en lisant, c'est très émouvant, très bien écrit. Pour ma part, dans le Vercors, j'ai le souvenir très précis d'être allé au camp d'Esparron, d'une autre fois, sans doute près d'Autrans, et probablement d'une troisième. Mais nous n'allions pas que dans le Vercors. Il faut lire son livre « L'espoir au cœur », c'est très beau. Je m'y reconnais. Il appelle ça un roman mais c'est très très vrai, l'atmosphère et tout. C'est la vérité avec beaucoup de talent. »

C. Les outils de Virieu

Commandant de cavalerie, Xavier de Virieu, marquis, château à Virieu-sur-Bourbre (Isère), a d'abord été dirigeant d'une école de cadres des Chantiers de Jeunesse. Déçu, ayant choisi la Résistance, il rédige, à l'usage de la guérilla, un véritable manuel pratique du franc-tireur dont Yvonne Jacquot assure une partie du travail d'édition.

« Comme j'étais l'une des rares personnes à pouvoir déchiffrer l'écriture de Virieu, c'est moi qui ai tapé ses textes. Il était chez lui, au château de Virieu, malade, il travaillait dans son lit. Il a d'abord rédigé le petit fascicule. C'était de l'instruction militaire pour des corps-francs... J'allais donc chez lui à Virieu, je rapportais ce qu'il avait écrit, je le tapais et quand j'avais tapé les textes, c'était René Lorenzi ou moi qui les portions à l'imprimerie. Et je me revois dans les rues de Paris, transportant un paquet de ces brochures que j'allais poser quelque part à une adresse donnée. »

Une couverture de présentation très officielle annonce :

« Ministère de la Défense Nationale et de la Guerre. Etat-Major de l'Armée. Instruction Provisoire pour l'Emploi des Corps-Francs. (D.M. du 16 septembre et 28 septembre 1939). Imprimerie Nationale. 1939. »

Toutefois, un papillon rouge inséré à l'ouvrage justifie la supercherie avec une touchante honnêteté :

« Avertissement (à détruire après lecture). Le présent manuel a été composé, imprimé et diffusé en France en février 1944 sous l'occupation allemande. Sa couverture et son titre ont été adoptés pour en faciliter l'usage et le transport. »

A l'abri donc sous le mince voile de sa couverture, ce guide du parfait terroriste, traitant aussi bien de tous les aspects de la vie dans les camps que de destructions et coups de main, porte dans sa préface :

« Le champ de bataille n'est ni vide ni hostile. Il est hérissé de complicités. Peu d'ennemis inexpiables. Encore le sont-ils bien souvent, apparemment, par servilité, par intérêt ou par peur. Ils plieront. A côté, il y a la masse oscillante de ceux qu'anime le courage de l'escalier, le futur public vibrant du défilé de la Victoire. Enfin, il y a ceux qui aideront, qui aident déjà de tous leurs moyens, qui recueillent, ravitaillent et renseignent, qui ont accepté le risque. »

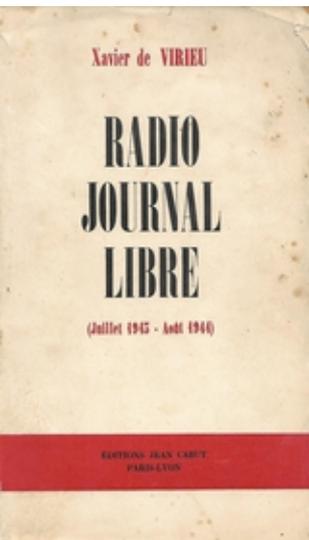
Virieu, recherché par la police, entreprend également, de cache en cache, « *Radio Journal Libre* », pour cela encore, secondé par Yvonne Jacquot, qui explique :

« Virieu a d'abord commencé le Radio Journal Libre à Virieu et il a été prévenu un jour que la Gestapo allait venir. De là, avec toute sa famille et la vieille gouvernante irlandaise il a trouvé refuge dans des fermes de la famille, près de Châbons et à Ars. Enfin, ils sont montés à Chichilianne où les enfants allaient à l'école sous un nom d'emprunt. Moi et quelquefois ma sœur, nous allions chercher les textes, puis je les tapais et comme nous avions un local clandestin avec une ronéo à Grenoble, quelqu'un les tirait et les imprimés partaient à Murinais. Ils étaient destinés aux maquis. »

Dans l'avant-propos d'une édition d'après-guerre de « *Radio Journal Libre* », Xavier de Virieu apporte les précisions suivantes :

« Ce Radio Journal est simplement un périodique visant à tenir les maquis,

sevrés de T.S.F., au courant de l'actualité. S'il s'affirma « libre », ce fut pour marquer aussi bien ses efforts sincères pour recourir aux sources pures que son indépendance vis-à-vis de toutes les chapelles. Instrument de contrepropagande, il s'est constamment appliqué à remettre les faits dans leur vraie lumière et les hommes à leur place. Il s'est voulu l'antidote de la presse, de Radio-Paris et d'Henriot [Secrétaire d'Etat à l'Information dans le gouvernement Laval, collaborateur acharné. Condamné à mort et exécuté par la Résistance], ambition sans doute excessive mais qui lui fut un stimulant. Ses débuts remontent à juillet 1943. C'était le moment où les réfractaires s'aggloméraient dans les lieux reculés sans intentions encore bien définies. Il fut à l'origine une sèche analyse hebdomadaire. On ne disposait alors que des seuls moyens du bord : un appareil radio, quelques périodiques de la résistance et des journaux asservis dont il s'agissait de scruter les silences et de traduire en clair les démentis. La pratique aidant, comme la nécessité de retours en arrière pour parer aux inévitables lacunes de la diffusion, le Radio-Journal a progressivement augmenté de volume. Il est devenu une sorte de commentaire des nouvelles, tirant des événements les conséquences que le bon sens lui semblait imposer. Au printemps 1944, à la demande des « équipes volantes » qui portaient de maquis en maquis leur double message d'information et de spiritualité, des annexes ont fait leur apparition, tantôt étude d'un sujet dépassant le quotidien, tantôt témoignage. Elles ont été bien accueillies. »



François Le Guay confirme l'importance de ces publications :

« Les deux ont été des outils. Le manuel d'instruction militaire, on ne s'en occupait pas tellement, ce n'était pas nous, aux équipes volantes, qui faisons ça. Mais toutes les informations que Virieu distribuait étaient très utiles. On disait aux gens : « Qu'est-ce qui se passe ? » Ils étaient là, dans leur coin, perdus, parfois très loin, très isolés. « Qu'est-ce qui se passe ? Où en est la guerre ? Vous, vous êtes un petit pion, un petit grain de sable au milieu d'un

grand machin qui fonctionne et vous êtes une partie de ça. Si vous vous interrogez, si vous vous demandez à quoi ça sert, voilà : vous êtes un petit rouage de ça, qui est tout autour de vous. » »

D. Des déplacements hasardeux

Ils partaient donc, souvent à pied, parfois utilisant les transports en commun, par deux ou par trois, jamais armés, avec des faux papiers et un prétexte pour se déplacer, quelques livres dans le sac, le moins possible de textes suspects...

Dans « *L'espoir au cœur* », Bénigno Cacérès évoque une aventure qui, pour s'être bien terminée, ne montre pas moins que, dans une région occupée, il vaut mieux se déplacer en compagnie. François Le Guay la raconte également :

« Nous étions trois, Cacérès, Lemoine et moi. Nous étions partis d'Esparron pour aller à Dieulefit et nous voulions prendre le train à Clelles mais le train avait sauté. Nous sommes donc partis sur la route du col de La Croix-Haute. Nous avons marché pendant plusieurs heures et dans la montée, Lemoine a pris de l'avance et je suis resté avec Cacérès. Nous avons été rattrapés par un car à gazogène qui roulait à dix à l'heure, peut-être moins. Nous avons sauté dedans pour nous apercevoir qu'il était rempli de soldats allemands. Montés sur le toit, c'était encore plein de soldats allemands. Ils nous regardaient comme ça... Nous étions non pas en touristes mais en gens qui se promènent dans la montagne avec des sacs, des godasses. Quand le car est arrivé au niveau de Lemoine, il voyait les Allemands mais il nous voyait aussi, sur le toit et nous lui avons fait signe de monter. Peu après, nous arrivions au sommet du col, dans la descente, le car a pris de la vitesse et il aurait été impossible de monter. La nuit tombait et il y avait un poste de la milice au premier village, le bus s'est arrêté, comme c'était des Allemands, les miliciens ont laissé passer et nous, sur le toit, avec la nuit, ils ne nous ont pas vus. Alors que si on avait continué à marcher... »



Sabotage de la ligne Grenoble-Veynes dans le Trièves

E. Comment les équipes volantes sont perçues par les réfractaires

Pour François Le Guay, des équipes volantes, ces gens de l'extérieur qui arrivaient dans la solitude des camps étaient plutôt attendus avec intérêt :

« Ce qu'ils pensaient quand on s'en allait, je n'en sais rien mais j'ai toujours été frappé du bon accueil qu'on avait. Je crois que dans l'ensemble, ils avaient une sensation d'isolement et, de temps en temps, de doute : « Qu'est-ce qu'on fout là ? », ils vivaient dans des conditions diverses mais dures en général, parfois mal nourris ou de façon uniforme. Je me souviens, en 43, d'un maquis en Haute-Savoie, où ils avaient patates et reblochon à volonté. En 43, on aurait proposé à n'importe qui patates et reblochon à volonté.... Mais au bout d'un mois, patates et reblochon deux fois par jour et rien d'autre... ils commençaient à en avoir marre. Donc, le fait que des gens de l'extérieur viennent leur dire : - Vous êtes là, mais il y a le monde entier dans le coup, vous êtes une partie d'un ensemble et dans un mois, dans six mois, il y aura autre chose, il y aura des opérations, vous aurez votre rôle... »

Les ressentis des maquisards semblent divers, parfois très favorables, comme pour Marc Serratrice, ancien du C.3 :

« Le trio qui débarque aux Carteaux est composé de l'ouvrier charpentier Mirouze [Bénigno Cacérès] toulousain plein de verve, de Kim [Simon Nora] et Lemoine [Georges Laplace] les intellectuels. Nous les accueillons avec la réserve sceptique d'hommes des bois déjà endurcis, tant l'énoncé de leur mission en terre indigène nous paraît abstraite. Mais ces trois gaillards entreprenants ont tôt fait de se révéler sympathiques et, qui plus est, intéressants, si bien que nous entrons de bon gré dans leur jeu. Il s'ensuit des discussions animées sur les valeurs qui fondent l'engagement dans la Résistance armée et plus tard la reconstruction d'une France débarrassée de l'occupant nazi et du vichysme. Pas moins ! L'occasion est donnée, pour les jeunes de milieux et de convictions divers que nous sommes, de clarifier nos idées et, grâce à ces échanges, de nous mieux connaître. L'équipe peut repartir satisfaite de son travail, consciente d'avoir éveillé les esprits, resserré les liens du groupe et donné des perspectives de nature à soutenir le moral des troupes. Les liens de camaraderie tissés ces quelques jours avec l'Equipe Volante nous vaudront, par la suite, plusieurs retrouvailles avec elle. »

D'autres ont un sentiment plus mitigé, voire carrément hostile, comme il est écrit dans un rapport sur un camp de maquis en 1943, cité par Fernand Rude lors du colloque « Grenoble et le Vercors » des 21-22 novembre 1975 :

« Les hommes (...) ont été parfaitement écœurés de voir arriver dans le maquis, conduite par mon chef, une équipe volante de propagande, issue du centre de formation de cadres d'Uriage (...). Tout n'était pas à rejeter dans les propos de cette équipe, mais elle essayait de sauver un tout petit peu de Révolution Nationale ; mes hommes réservèrent un accueil très froid à ces gens qui venaient les plaindre, les endormir et leur prodiguer de belles paroles sur leur rôle social futur. »

... ou, comme le dit Gilbert Joseph, mais il a la critique négative un peu systématique :

« Ces équipes volantes (...) organisaient des veillées, lisaient quelques textes de littérature, abordaient des thèmes généraux et conventionnels qui ne laissaient guère de sentiment durable à leur départ, ou d'idée qu'on eût envie d'approfondir. (...) on avait eu affaire à des hommes d'un autre monde que le nôtre et qui, au fond, venaient nous exposer leurs propres problèmes en croyant résoudre les nôtres. »

On touche là les limites d'une entreprise qui, vu la disparité des camps et des réfractaires et les conditions dans lesquelles elle s'exerce, ne pouvait évidemment pas faire l'unanimité. Jean-Marie Domenach l'analyse dans un texte ronéoté de 4 pages », écrit dans le Vercors en novembre 1943.

« Quel que soit le camp ou la région auquel on ait affaire, on peut bien se dire qu'on va pénétrer dans un monde séparé qui possède sa structure, sa hiérarchie, ses mythes, son inconscient propre, son monde où la rupture des cadres légaux a permis la résurgence d'un fond ancien et qu'on pouvait croire à jamais enseveli ; monde féodal où plutôt qu'un grade on possède une région, où le vassal mesure sa force au nombre de ses hommes et croit parfois devenir suzerain, où les hommes obéissent par une sorte d'allégeance bizarrement mêlée de contrainte, où se rend une justice hors des cadres, hors des lois, toute livrée à l'appréciation humaine. Dès lors on comprend l'obstacle à toute pédagogie révolutionnaire. Il faudrait, pour être efficace, pouvoir s'adapter longuement à la psychologie de chaque camp. Il faudrait, au moins, avoir affaire à une hiérarchie, sinon stable, du moins pénétrée toujours de l'unique souci d'un but commun. (...) de partout des hommes se sont rassemblés, non pour défendre un sol occupé, non pour le reprendre, mais à l'occasion d'une déportation qu'ils ne voulurent pas accepter. Donc il ne s'agit nullement d'une armée régulièrement levée. Ces hommes ne sont pas venus là pour mobilisation, mais par refus d'obéissance. (...) C'est du désespoir que naît le fascisme, mais il est encore temps de rendre un sens à tout cela, de rendre l'espérance à la meilleure partie de ce peuple, de lui faire approfondir la raison véritable de son sursaut, la raison de son combat et de sa victoire. »

La visite des huiles.

Il n'est pas dit si le passage au camp de personnages importants de la Résistance contribuait à maintenir haut le moral. Au moins, ça devait changer les idées et faire passer un bout de temps...

Une photo prise devant la vieille grange de Vauneyre, sous le grand fayard, montre les garçons du C6 bien rangés, regardant l'objectif. Des hommes d'âge plus mur sont aussi présents. Benjamin Malossane de Pont-en-Royans, père nourricier du camp, est là, l'ombre de son chapeau lui mange le visage ; tout à fait à gauche, le colonel Henri Zeller, chargé par Alger de superviser les régions R1 et R2. Les deux hommes sont en visite, on pourrait dire visite d'inspection. Il a été prévu de la pogne de Romans et de la clairette de Die, de quoi adoucir un peu l'ordinaire.

D'autres fois, les douceurs étaient moins au rendez-vous. Dans « *La vie inimitable* », un excellent livre sur le Vercors, Yves Pérotin évoque le passage impromptu de Jean Prévost aux quartiers de l'escadron Roland du 11^{ème} régiment de Cuirassiers reconstitué dans le Vercors. Nous sommes aux Morins, une ferme située les hauteurs entre la plaine de Loscence et celle de La Chapelle-en-Vercors.

« Comme les chasseurs avaient prié Thivollet à un repas particulièrement réussi, nous voulûmes avoir le même succès et l'invitâmes à déjeuner pour inaugurer l'installation aux

Morins. Caran, Guy et moi étions de cuisine ce jour-là et remplîmes notre rôle fort honorablement. Et quel menu ! [...] Si à la cuisine on était en verve, l'ambiance de la salle à manger était plutôt figée. On avait beau servir du vin, les langues ne se déliaient point et chacun fixait son assiette avec obstination. Il faut dire que l'atmosphère s'était trouvée réfrigérée par l'arrivée imprévue de deux hôtes inconnus de nous, qui n'étaient autres que Jean Prévost, dit « Goderville » et son gendre Lescot. Dans un impromptu assez féroce qui fut le seul moment gai du repas, Guy leur fit sentir qu'ils nous embarrassaient quelque peu. »



A Vauneyre avec le colonel Henri Zeller. Malossane est au centre avec chapeau

Sortir du camp.

En principe, par sécurité pour le camp, il est interdit de le quitter sans autorisation. On m'a raconté que quelqu'un ayant fui le camp, le chef avait donné l'ordre à ses hommes, s'ils venaient à le rencontrer, de le tuer.

Il est certain qu'il y avait des permissions, du moins de courte durée. Marcel Peyronnet du C2 va parfois chez ses parents à Villard, ce n'est pas loin du secteur de Corrençon où le camp nomadise ; il arrive même qu'il y emmène des copains et qu'ils y passent la nuit.

Au moins une page des carnets de dessins de René Weygand du C3 fait allusion à une sortie : un maquisard demande au chef pour aller « au Pont » (Pont-en-Royans sans doute, et on peut penser que le postulant à la sortie est Charles Dufour qui a femme et enfant dans la petite ville) et le chef recommande : « *Oui mais faites tout naturel et n'ayez pas l'air d'un Franc-Tireur. Allez !* » ... ce qui serait un miracle vu que le demandeur est lourdement déguenillé, pantalon effrangé, pas rasé de frais du tout, ses chaussures baillent et il a un couteau passé dans sa ceinture.

A propos de sorties, ne voilà-t-il pas, dans les débuts du C.3 à Méaudre, que des jeunes du village trouvent une grange, un harmonica ou un phono, organisent des bals et y invitent ceux des bois. Or

comme s'il fallait ajouter de la tristesse à la misère, Vichy a mis le pays au régime cul-bénit et a interdit de danser, ainsi que le justifie cet extrait d'un article dans « *Le Petit Provençal* » du 30 juillet 1943 :

« (...) *Question de haute morale parce qu'il est inconvenant que des couples se trémoussent au moment où la nation danse devant le buffet et où la misère et le deuil s'abattent dans nos villes bombardées.* »

Sans même cette interdiction, on se représente ce qu'aurait été une descente des Italiens au bal pour une valse ou un contrôle d'identités... Alors une fois n'est pas coutume, les responsables du C.3 font appliquer la règle de Vichy : plus de bal !



C3, Livret de dessin René Weyland / Collection Bonnet Paule

La famille, les amours.

Paule Bonnet raconte qu'elle n'a jamais oublié l'image du lieutenant Jean-Marie Ruettard du C5 tenant dans ses bras son petit garçon en visite au camp. Le lieutenant devait être tué avec trois compagnons le 9 mars 1944 à Beauregard-Barret lors d'une mission. Il y a donc des visites des familles ou des visites aux familles, d'ailleurs des photos en témoignent telles celles de Guy Sourcis du C3 et de sa fiancée, Andrée Molly-Miton d'Autrans, d'autant plus touchantes que Guy Sourcis mourra de leucémie en 1944 à l'hôpital de la Résistance de Saint-Martin et que « Dédée » épousera Marc Serratrice, copain de Guy.

Quand la famille ne peut pas venir, avoir des nouvelles, en envoyer est évidemment très important mais le facteur ne passe pas et il faut se débrouiller, d'un côté comme de l'autre, à faire porter, quand c'est possible, une lettre, un mot.

Il y a frustration et c'est peut-être pourquoi sont assez fréquentes, du moins au C3, les photos où on voit des maquisards au camp avec une mascotte, un chat, un chien. Et début 1944, quand le C3, à cause d'une alerte, devra quitter Gève précipitamment, le chien du camp sera confié à des amis d'Autrans.

L'amour physique n'est pas évoqué dans les témoignages oraux ou écrits mais l'intimité manquait dans

les camps et s'il y a vraisemblablement eu de l'homosexualité, il faut dire que c'était alors un tabou.



Andrée Molly-Mitton et Guy Sourcis / Collection Bonnet Paule

Le tabac, denrée de première nécessité.

Dans tous les maquis, partout, le tabac a une importance capitale. Le manque de tabac engendre nervosité et conflits, le moral lui est soumis, c'est une préoccupation récurrente pour les chefs. Au point qu'il est parfois placé sur le même plan que le pain, et il est dit de tel groupe franc qu'il « ravitaillait le maquis en farine et en cigarettes ».

Sur les 31 dessins du carnet de René Weyland, 8 montrent des maquisards avec cigarette ou pipe, cette dernière étant aussi réservée au maquisard de l'an 2000 qui dit à son vieux copain : « *On savait encore bien courir à cette époque-là* ». A peu près chaque fois que Charlot est représenté, il a une cigarette au bec. Et sur les 31 dessins, 2 sont consacrées à la question du tabac.

On procurait le tabac aux camps de la même façon illégale que les autres denrées. A la différence, certains paysans fournissaient une mixture faite de tabac haché macéré dans de l'eau salée. Peu apprécié, cet ersatz grossier n'était utilisé qu'en cas de pénurie sévère.

Un souvenir : lorsque le C3 est chargé, en novembre 1943, de transporter de Darbounouse à la grotte de l'Ours une partie du parachutage de la nuit du 12 au 13, les hommes trouvent dans des colis quelques gâteries : thé, chocolat, biscuits, cigarettes. Marc Serratrice le mentionne dans son livre :

« Je garde, pour ma part, le souvenir de ma première cigarette américaine, une Camel, et de son parfum entêtant qui emplissait la grotte glaciale. Les fumeurs de gauloises, eux-mêmes, s'étaient précipités sur ces cigarettes blondes tant décriées. »



C3, Dessin de René Weyland / Collection Bonnet Paule



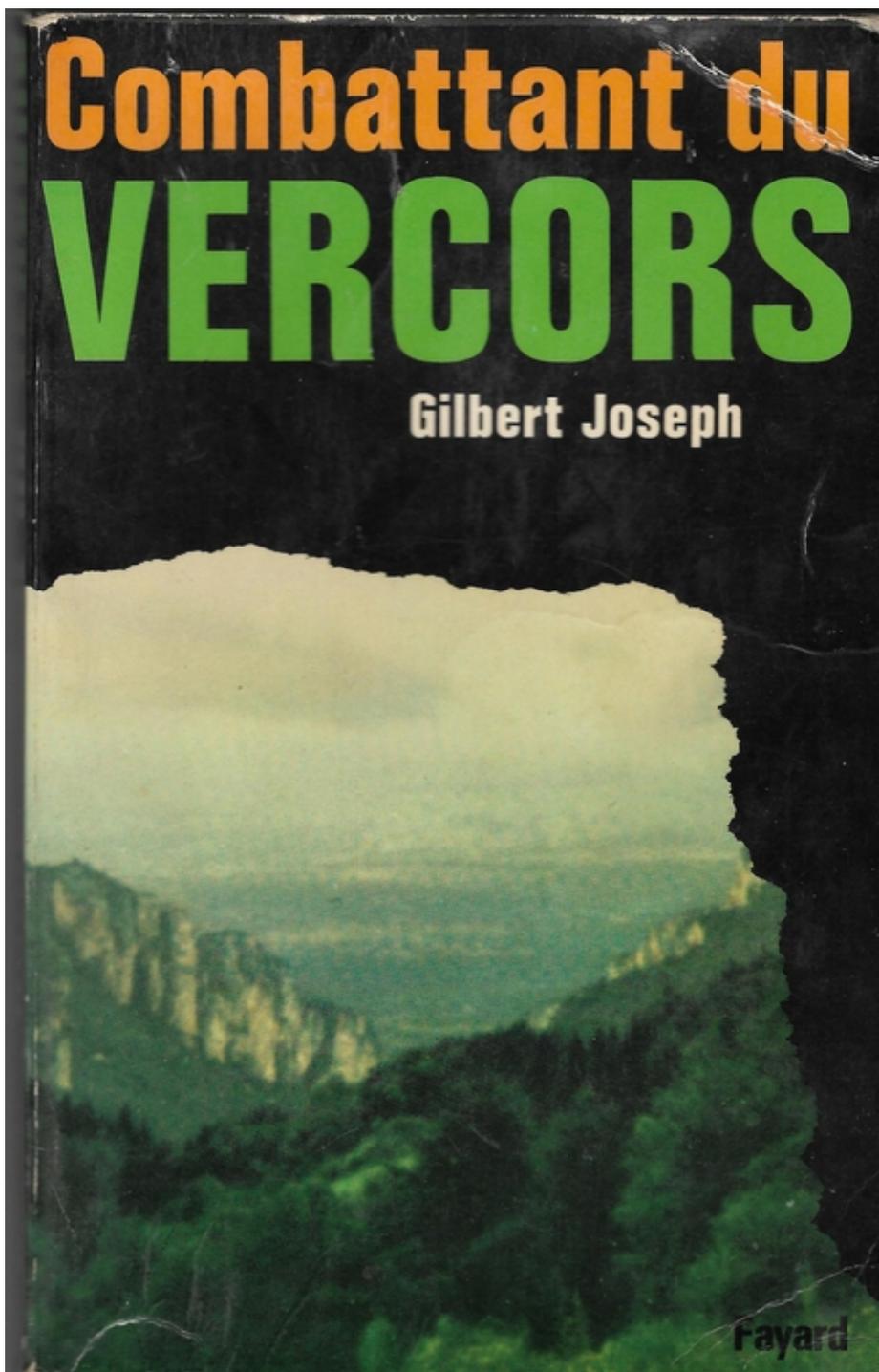
Un carré de pipes / Collection Bonnet Paule C3, les Carteaux probable,

Au dos, Bob, Guy, Citroen, Philippe soit Robert Seguy, Guy Sourcis, Michel Sourcis, Philippe Laroche

Des inévitables conflits.

Peut-être y a-t-il une volonté de gommer après coup les moments de tension au profit de clichés plus fraternels... Peut-être après tout n'y eut-il pas d'algarade qui dût figurer dans les récits de la paix retrouvée, ou du moins pas plus que la promiscuité, les manques, l'inquiétude et tout le reste les avaient rendues bien sûr inévitables. Il reste qu'on trouve peu de ce genre de souvenirs dans ce qu'on a entendu ou lu sur les camps.

Seul Gilbert Joseph, dans son livre, évoque de sales moments, du racisme, de la cruauté morale. On peut le lire pour se faire une idée mais il faut bien dire que le ton général de cet écrit est systématiquement sombre, parfois hargneux et nous nous en tiendrons là.



Combattant du VERCORS / Gilbert Joseph

Sources

- . Entretiens et correspondance avec Yvonne Jacquot. . Entretiens avec François Le Guay.
- . « *Chronique des maquis de l'Isère* », Paul et Suzanne Silvestre, éditions des 4 Seigneurs, 1978.
- . « *Une utopie combattante* », Bernard Comte, Fayard, 1991.
- . « *Uriage, une communauté et une école dans la tourmente 1940-1945* », Antoine Delestre, Presses Universitaires de Nancy, 1989.
- . « *L'espoir au cœur* », Benigno Cacérès, Seuil, 1967.
- . « *Les hommes d'Uriage* », Pierre Bitoun, La Découverte, 1988.
- . « *Radio Journal Libre (juillet 1943-août 1944)* », Xavier de Virieu, éditions Jean Cabut Paris-Lyon, 1948. .
- « *Grenoble et le Vercors de la résistance à la libération* », actes du colloque tenu à Grenoble les 21 et 22 novembre 1975. La Manufacture, 1985.
- . « *Combattant du Vercors* », Gilbert Joseph, Fayard, 1972.
- . « *Histoire du Camp 3 Autrans. Maquis du Vercors 1943-1944* », Marc Serratrice. Polycopié par l'auteur.

ooo

LES DOCUMENTS TROUVES SUR INTERNET

Pourquoi au Groupe Gammon, nous essayons de récupérer et mettre sur papier tout ce que nous pouvons trouver sur la Résistance dans le Vercors ?

D'abord, et c'est parti de là, parce que celui d'entre nous qui le fait est absolument passionné. Il est maçon, il travaille dur et il aime se plonger là-dedans, s'y isoler, y voyager.

Parce qu'il trouve ainsi des documents intéressants qu'aucun de nous n'avait jamais rencontrés, des textes, des photos sans doute peu connus, voire ignorés. - Parce que ça nous permet quelquefois d'établir un contact, ainsi avec Monsieur Raymond Samuel, du hameau de

La Charge, au fin fond des montagnes de Léoncel.

Adolescent à l'époque, il est co-auteur d'un quasi confidentiel mais très intéressant livre de témoignages « Habitants et maquisards du Vercors ». Nous sommes allés le voir, c'était une belle rencontre.

Ayant rassemblé ces documents, nous les indexons et constituons ainsi une source de renseignements riche et simple d'accès, un même document pouvant être trouvé par plusieurs entrées : auteur, sujet, lieu, etc.

Ce travail est à la disposition de qui en aurait besoin.

Groupe Gammon
13 mai 2020